

L'enseignement de la psychanalyse c'est que le temps ne passe pas. En conséquence l'analyse ne peut être de son temps. Elle est anachronique, ou mieux, suivant le mot de Nietzsche, intempestive. Ce temps ne serait ni le temps cyclique des saisons, ni le temps évolutif de la biologie des espèces, ni le temps linéaire de l'histoire. Ce que rencontre la psychanalyse, c'est un temps sans mesure. L'émergence d'une scène plutôt qu'un souvenir situable dans une chronologie, se présente comme une apparition, en affinité avec l'hallucination du rêve. Il faut différencier le temps historisé, compréhensible, des entretiens préliminaires où il y a souvent matière à un vrai petit roman, au temps qui règne dans la cure mise en route, temps de la traversée des apparences. Lacan oppose à ce « temps qui ne passe pas » le temps du dire qui est en soustraction, en coupure de cette éternité.

Trop de temps pour les Trumains

Bernard Vandermersch

Time is the lens through which dreams are captured.

Francis Ford Coppola

Publicité de la manufacture de Haute Horlogerie
Blancpain parue dans TIME magazine

153

I. LE SIGNIFIANT NOUVEAU

Lacan termine le séminaire de l'année précédente en appelant à un signifiant nouveau, celui qui n'aurait **aucune espèce de sens**. « Ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que de mes pas patauds, j'appelle le réel. » Il s'agirait de formuler un signifiant qui aurait, contrairement à l'usage qu'on en fait habituellement, un effet. Un effet qui ne serait pas de sens, qui serait même sans portée (!) puisque portée, pour Lacan, veut dire sens. Comment un signifiant pourrait-il ouvrir au réel et ne pas faire sens pour l'esquiver? « Si jamais je vous convoque à propos de ce signifiant, vous le verrez affiché et ce sera quand même un bon signe. Comme je ne suis débile mental que relativement [...] i.e. comme tout le monde, [...], c'est peut-être qu'une petite lumière me serait arrivée. »

Il me semble que ce signifiant nouveau, Lacan ne l'a pas trouvé, du moins pas à l'affiche du séminaire qui vient: *Le moment de conclure*. Ce signifiant n'est pas nouveau. Il reprend même exactement le signifiant attribué trente-deux ans auparavant au troisième temps de la décision dans *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* (mars 1945).

La reprise de ce signifiant semble bien conforme à la méthode que Lacan nous proposait dans son séminaire *L'objet de la psychanalyse* (1965-1966), la méthode, méta-odos que Lacan s'autorise à traduire par « voie reprise par après ». C'est l'effectuation d'un deuxième tour qui n'est ni redite ni retour à la vérité supposée de la source. Le deuxième tour de ce trajet en double boucle (avec un écart entre les deux tours) est nécessaire pour achever une structure qui alors se détache comme le montre la structure du plan projectif, celle du fantasme : $\$ < > a$, sujet coupure de a . Quand le bouclage du deuxième tour réussit cela fait entendre dans ce point de théorie initial, autre chose, un autre **signifié**, et surtout cela cerne et fait chuter une part de l'opacité du fantasme impliqué dans notre rencontre initiale avec la théorie.

A priori la reprise de ce signifiant avec cet écart du deuxième tour que lui donne déjà un contexte complètement différent signifierait l'échec de la recherche de ce signifiant qui ouvrirait sur le réel sans effet de sens. En effet le double tour exige, pour détacher quelque chose, (ce qu'on peut dire aussi : pour avoir un effet qui ne soit pas de sens mais de sujet) une topologie marquée par un point d'exception, le point phallus. Un espace vectorisé par le phallus ne peut qu'être sensé. Sauf en ce pôle qu'est le phallus. Le phallus ouvre sur le réel mais il ne peut se dire.

Comment un signifiant pourrait-il d'ailleurs échapper à la fatalité de faire sens ? C'est le cas du premier signifiant. C'est parce qu'un premier signifiant échappe à cette fatalité du sens — puisqu'il restera écorné d'une part de non-sens qui va fonder l'inconscient — qu'un sujet revient de sa disparition sous le sens. « J'énonce l'existence d'un sujet à la poser d'un dire que non à la fonction propositionnelle $\Phi x...$ » (L'étourdit). Ce qu'on peut entendre comme le fait qu'il n'y a de sujet que du fait d'une limite à l'empire du sens. C'est même le défaut de cette limite que trahit le délire paranoïaque : « Tout non-sens s'annule ! », plus d'hypothèse sur le désir de l'Autre, plus de sujet. Tout semble indiquer que l'effort de Lacan porte plutôt sur la recherche d'une écriture nouvelle, celle du nœud, que sur celle d'un signifiant nouveau. Avec le nœud il s'agit d'une ouverture sur le réel qui ne fait pas sens. Mais ce que je voulais aborder c'est plutôt ce qu'apporte ce séminaire quant au temps, puisqu'il reprend comme titre le *Moment de conclure*.

II. LE TEMPS DES TRUMAINS

La première occurrence du *Moment de conclure* prend la faveur de la reprise de la revue *Les Cahiers d'Art* après l'interruption de la Seconde guerre mondiale. L'urgence à conclure dans le sophisme des trois **prisonniers**, en dépit du caractère dramatique de la situation imaginée, n'est à référer strictement qu'à une fonction temporelle en logique, indépendante du contexte pathétique, et jamais repérée comme telle avant Lacan, celle de **la hâte**. Elle montre un jugement assertif qui se manifeste dans un acte, l'acte de conclure, dont la singularité est **d'anticiper sur sa certitude** « en raison de la tension temporelle dont il est chargé subjectivement, et qu'à condition de cette anticipation même, sa certitude se vérifie dans une précipitation logique que détermine la décharge de cette tension, pour qu'enfin **la conclusion ne se fonde plus que sur des instances temporelles toutes objectivées**, et que l'assertion se **désobjective** au plus bas degré. »

Ce terme « désobjective » fait obstacle à ce qu'on puisse voir dans ce texte une anticipation du procès de subjectivation que produira Lacan en dépit de la référence qui suit juste après dans ce même texte à Descartes.

On ne peut dire qu'en 1977 ce nouveau *Moment de conclure* soit commandé par une logique aussi dépouillée de tout contexte pathétique. La fin est proche, les séminaires suivants seront de plus en plus silencieux, la dissolution viendra en 1980, la mort de Lacan en 1981. Ce séminaire n'aura-t-il fait qu'anticiper — le temps d'attendre les autres ? — l'acte de dissolution de l'AFP, s'il faut considérer que ce fut bien là la conclusion annoncée ? Lorsque, en 1945, Lacan indiquait l'intérêt de son sophisme pour une logique de la collectivité, il proposait de substituer à toute définition de l'homme (animal raisonnable etc.) qui résulterait de prémisses quelconques en logique classique, cette forme d'assertion subjective anticipante :

« 1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;

2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;

3° Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme. » (p. 213). [Formule moïque qui me semble incompatible avec celle de l'acte subjectivant pour ne s'articuler d'aucune médiation de l'objet a , mais qui garde sa valeur comme modè-

le de logique collective].

Cette affirmation est-elle la clé de la dissolution? Ce que le sophisme montrait, en tout cas, était « combien la vérité pour tous dépend de la rigueur de chacun et même que la vérité, à être atteinte seulement par les uns, peut engendrer, sinon confirmer, l'erreur chez les autres. » (p. 212). À trop tarder pour comprendre, quand les autres ont compris, l'erreur risque d'être irrémédiable.

Si le premier moment de conclure pose l'acte comme tributaire d'une hâte, d'une anticipation de la certitude que cet acte confirme, dans la suite de son enseignement, Lacan propose pour **l'acte originaire d'un sujet une structure temporelle plus complexe**. Le « *Wo Es war, soll Ich werden* » de la 31^e conférence de Freud est commenté ainsi: « Si ce n'était que ça qui eût été (à l'aoriste) comment venir là-même pour m'y faire être, de l'énoncer maintenant? ». (*Écrits p. 801 Subversion...*) « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »... « Ce qui est rappelé [dans cette proposition modale], c'est que son énonciation est **moment** d'existence, c'est que, située du discours, elle ex-siste à la vérité ». (*L'Étourdit*) L'énonciation n'est pas de la dimension de la vérité. Certes la vérité tracasse le névrosé. « La vérité de la souffrance du névrosé est d'avoir la vérité comme cause ». Mais le sujet, lui, est réponse du réel.

Cet acte suppose une trajectoire, une « géodésique » du sujet dans son espace-temps ou plutôt son lieu-temps qui repasse par son passé. Non seulement elle repasse par un point de son passé mais elle décrit un trajet qui se répète mais pas sans écart. Remarquons qu'une telle géodésique est généralement considérée comme exclue pour toute particule dans l'espace-temps de la physique, sauf à abolir le principe de causalité. À l'inverse c'est une telle trajectoire qui fonde le principe même de la cause dans l'espace-temps du sujet puisqu'elle est – sur le plan projectif – la coupure qui détache l'objet a, cause du désir. Il n'y a donc pas commune mesure entre le temps du sujet et le temps objectivé de la science. J'enfonçe sans doute une porte ouverte pour les analystes mais ceci a des conséquences importantes sur la prise en charge des patients dont les modèles modernes fondés sur des évaluations objectivables et guidées in fine sur le principe économique *Time is money* ne tiennent aucun compte.

Dans la leçon 4 de ce séminaire Lacan

définit la fin de la cure selon cette temporalité spécifique: « La fin de l'analyse, c'est quand on a **deux fois** tourné en rond » et selon une constante de son style il repasse par un signifiant du premier *Moment de conclure*: « c'est-à-dire retrouvé ce dont on est **prisonnier** ». L'honnêteté m'oblige à citer la suite: « Recommencer deux fois le tournage en rond, ce n'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit qu'on voie ce dont on est captif et l'inconscient c'est ça, c'est la face de réel [...] de ce dont on est empêtré. » Je m'interroge sur ce doute de Lacan. Qu'est-ce qui l'amène à revenir sur une structure si bien achevée? Qu'est-ce qui l'amène maintes fois dans ce séminaire à chercher le plus court?

Leçon 10. « L'objection à l'association libre, c'est que Freud, sur le rêve, par l'association libre, il rêve. Il rêve sur le rêve. Comment savoir où s'arrêter? » Ailleurs il a déjà répondu: « **le plus vite possible** »!

Leçon 1. « On ne voit pas pourquoi Freud a désigné [du complexe d'Œdipe, soit d'une tragédie], alors qu'il pouvait prendre **un chemin plus court** — la comédie — ce à quoi il avait affaire dans ce rapport qui lie le symbolique, l'imaginaire et le réel. » L'important pour Lacan c'est que ce qui dans le sexuel importe, c'est le comique. Il fait une allusion au fait que l'homme est femme quand il aime et homme quand il désire, « c'est-à-dire qu'il se supporte de bander », ce qui n'est pas très lacanien.

Leçon 12. « Quelle est **la plus courte** bande de Möbius? » demande-t-il, puis: « Quel est le rapport entre ça et la psychanalyse? » Réponse: « Le rapport de l'imaginaire, du symbolique et du réel [...] tient par essence à la psychanalyse... La primauté du tissu pour la mise en valeur de l'étoffe d'une analyse... Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre l'imaginaire et le réel, nous sommes sans recours pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une psychanalyse la béance entre l'imaginaire et le réel. [?] Nous devons coller à la chose en tant qu'imaginée, i.e. le tissu en tant que représenté. La différence entre la représentation et l'objet est quelque chose de capital. C'est au point que l'objet dont il s'agit peut avoir plusieurs représentations. » Fin du séminaire.

En effet dans le nœud borroméen l'objet a est au centre. Dans le cross-cap aussi. [Entre parenthèses, Freud y aurait sans doute mis le phallus]. Mais dans l'une des présentations l'objet est un champ enserré, dans l'autre un champ

découpé. Ce changement de présentation implique-t-il un changement de temporalité? Le nœud borroméen semble ne présentifier aucune urgence. Quelle structure temporelle se manifeste dans cet avant — dernier séminaire? Dans ce déplacement de l'accent du phallus vers l'objet *a* (que confirme le passage de la coupure, volontiers assimilée à la castration, au serrage) que devient le temps?

Nous avons l'habitude de référer le rythme de la physiologie de notre corps, la bonne santé, à une position correcte du sujet à l'égard de ses devoirs phalliques. Bien que ce ne vaille peut-être pas pour la psychose. Nous savons que l'homme a plus tendance que la femme à aller plus vite au terme, ce que nous attribuons volontiers à la prévalence chez lui de la jouissance réglée par le phallus. Pourtant, si la cause est liée à l'objet *a*, pourvu qu'il vienne comme perte dans le manque ouvert par la castration, le temps logique pourrait bien être lié à la fonction de cet objet. (cf. la différence entre le temps anhistorique de la psychose et le temps romanesque de la névrose). L'angoisse n'est-elle pas la sensation de l'urgence pour le sujet à céder cet objet à la place de la garantie manquante de la vérité? C'est en ce sens que l'angoisse est ce qui ne trompe pas le sujet : c'est bien là qu'il est attendu.

Lisons la première leçon du séminaire :

« Qu'est-ce que ça veut dire *dire*? *Dire* a quelque chose à faire avec le temps. L'absence de temps – c'est une chose qu'on rêve – c'est ce qu'on appelle l'éternité et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort.

Dire apparaît ainsi comme coupure dans l'éternité rêvée de l'ICS. Dire et non raisonner. Suit en effet immédiatement cette remarque sur la science et le fantasme :

Je voudrais vous faire remarquer que ce qu'on appelle le raisonnable est un fantasme ; c'est tout à fait manifeste dans le début de la science. La géométrie euclidienne a tous les caractères du fantasme. Un fantasme n'est pas un rêve, c'est une aspiration. » Néanmoins s'il redit à la fin de la leçon que « la science est un fantasme » (et non un rêve) il n'empêche que « l'idée d'un réveil soit à proprement parler impensable ». La science n'est d'aucun secours pour réveiller de l'absence de temps de l'inconscient.

J.-B. Pontalis, dans son livre *Ce temps qui ne passe pas*, aborde aussi ce temps de l'inconscient. Il nous dit que c'est cela l'enseignement de la psychanalyse : que le temps ne passe pas. En conséquence l'analyse ne peut être de son temps. Elle est anachronique, ou mieux, suivant le mot de Nietzsche, intempestive. Ce temps ne serait ni le temps cyclique des saisons, ni le temps évolutif de la biologie des espèces, ni le temps linéaire de l'histoire. Ce que rencontre la psychanalyse, c'est un **temps sans mesure**. Il donne l'exemple de l'émergence d'une scène qui, plutôt qu'un souvenir situable dans une chronologie, se présente comme une apparition, en affinité avec l'hallucination du rêve. Il fait justement remarquer la différence entre le temps historisé, compréhensible, des entretiens préliminaires où il y a souvent matière à un vrai petit roman, au temps qui règne dans la cure mise en route, temps qu'il appelle *traversée des apparences*. Lacan oppose à ce « temps qui ne passe pas » le temps du dire qui est en soustraction, en coupure de cette éternité.

Trop de temps pour les trumains.

Les trumains arrive (nt) à la leçon 5. « Les, signe du pluriel, vaut bien d'être substitué à l'être... qui n'est qu'une copule... ». Le mot vient après l'évocation du trou. « Il y a plus d'un trou chez l'homme, c'en est même une véritable passoire. J'entre où? Ce point d'interrogation a sa réponse pour tout Tétrume Un. » Quelle est cette réponse? « J'écrirai ça l'a-mort ». J'entre où? par l'a-mort. C'est par l'objet *a* que le sujet entre en jeu, *a* comme écrit, d'une part, comme associé à la mort, d'autre part. L'objet *a* était plutôt associé par Lacan à l'idée de vie éternelle, en tant que perdue (cf. le mythe de la lamelle), de même que Freud voyait le désir comme éternel. Ici l'accent est plutôt mis sur la mort comme **coupure** dans l'éternité.

Lacan remarque que ce qu'il y a de bizarre dans les trumains, dans l'homme « c'est qu'il tient beaucoup à être mortel. Il accapare la mort. Alors que tous les êtres vivants (ceux du moins qui se reproduisent par voie sexuée) sont promis à la mort, il veut qu'il n'y en ait que pour lui! D'où l'activité déployée autour des enterrements. »

En somme si l'objet *a* est bien à l'origine de toute énonciation, c'est pour Lacan, pris lui-même dans « l'âge et haut maître hie... », l'a-mort, tombé d'une coupure dans l'éternité. C'est peut-être pourquoi il met en doute que la pulsion aurait à être réduite au sexuel. Elle peut venir

dans le non sens du sexuel de cette coupure, mais on sait qu'elle peut fonctionner pour elle-même sans produire aucun sujet. Je pense à la boulimie et à tout ce qu'on réfère à la jouissance autre.

Je ne vous cacherai pas que j'ai éprouvé au départ quelque réticence devant le choix de ce séminaire « à ne pas mettre en toutes les mains ». On ne peut réduire l'enseignement de toute une vie aux quelques lignes écrites avant la mort. *L'Abbrégé de psychanalyse* de Freud n'est

pas ce qu'il a fait de mieux. Pourtant, malgré les conditions difficiles pour Lacan (tant en ce qui concerne sa santé que l'état de l'AFP) de cet ultime effort, ce qu'il nous livre ici, sans plus de précaution, après un tel parcours est d'un prix inestimable.

Je remercie vivement Élisabeth Blanc de m'avoir donné, grâce à son insistance, l'occasion de m'interroger sur mainte formulation dérangeante de ce séminaire. Merci de votre attention.
